Zeitschrift: Cahiers du Musée gruérien
Herausgeber: Société des Amis du Musée gruérien
Band: 3 (2001)

Artikel: Témoignages
Autor: Vallélian, Patrick
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1048241

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Né en 1971, **Patrick Vallélian** *travaille comme journaliste pour le quotidien «La Liberté». Il est au bénéfice d'une formation d'historien et de géographe qu'il a suivie à l'Université de Fribourg. Son mémoire de licence a traité de l'identité de la Gruyère à travers sa presse politique (1880-1933).*

TÉMOIGNAGES

Le tourisme, ce sont des remontées mécaniques, des idées, des événements, des réussites, des échecs, des hôtels et des statistiques... Mais derrière les choses et l'éphémère, il y a l'homme. Qui dirige, oriente, décide, se trompe aussi. Une femme et deux hommes du tourisme gruérien se sont prêtés au jeu de la question. Réponses...

ELISABETH BUTTY

Elisabeth Butty vient de prendre sa retraite. L'ancienne propriétaire et directrice d'une école privée n'imagine pourtant pas cette nouvelle étape de sa vie dans l'inactivité et le repos. La soixantaine passée, elle consacre désormais son temps au développement touristique de Gruyères, «sa ville» comme elle dit. Un travail de vingt ans.

Quel a été votre rôle dans le tourisme de Gruyères et plus généralement dans celui de la Gruyère?

J'ai fait partie du comité de la Société de développement de Gruyères-Moléson durant une quinzaine d'années. Je l'ai présidée ad interim durant les années 1998 et 1999 et j'ai passé la main à Mademoiselle Catherine Bussard, directrice générale, tout en restant membre du Comité et responsable des animations de la Cité.

Peut-on dire que l'école internationale, que vous avez dirigée durant de nombreuses années avant de laisser les rênes à votre fille, a eu un impact sur le tourisme local?

J'en suis persuadée. Plus de 4000 élèves de toutes nationalités sont passés dans nos murs. Inutile d'énumérer le nombre de parents et d'anciens élèves qui séjournent dans les hôtels de Gruyères lors de week-ends, de visites et de séances de fin d'années.

Quel regard portez-vous sur l'évolution du tourisme à Gruyères?

Gruyères Cité est un bijou qui a un potentiel extraordinaire malgré la peine que nous avons encore à garder nos visiteurs plus d'un jour. Le château est en deuxième position de Suisse pour les visiteurs. La Cité est mondialement connue.

D'où vient ce sentiment que tout va moins bien?
Il manque d'animations à Gruyères. Il est important de développer des événements culturels et choisis; nous y travaillons, nous attendons beaucoup du nouveau conservateur du Château. Il a un rôle clef dans l'avenir touristique de la cité comtale.

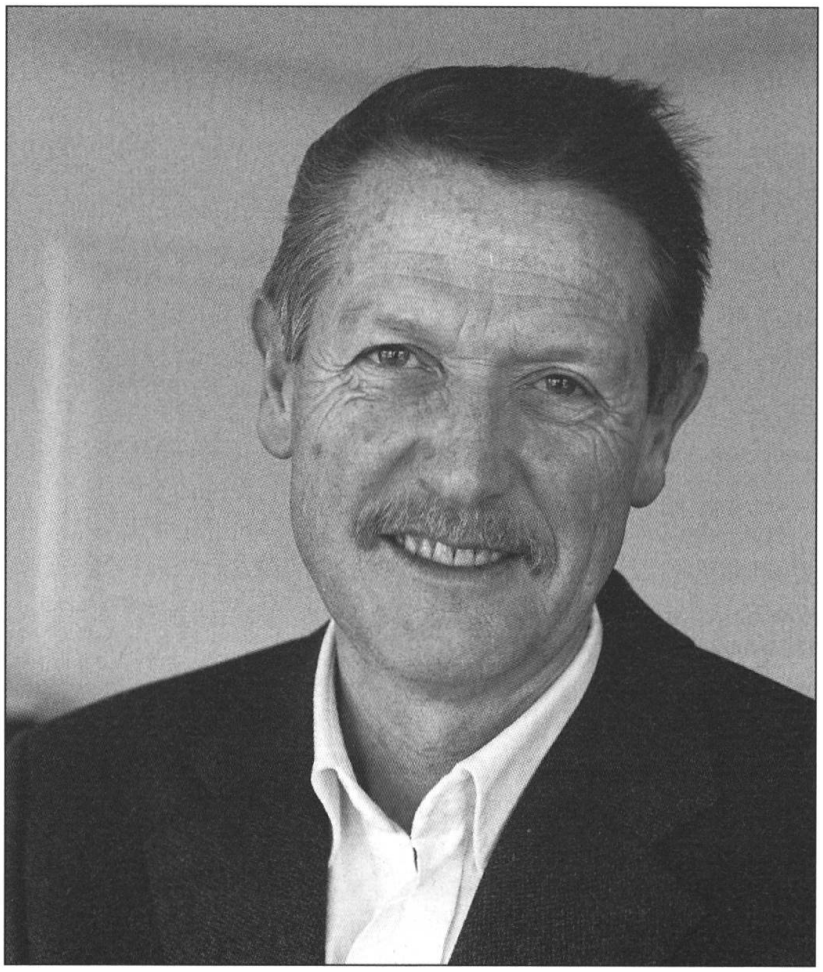
Avez-vous des projet?
J'aimerais bien faire revivre les semaines musicales que mon mari et moi avons organisées à six reprises dès 1975, sous la direction artistique de Michel Corboz. Gruyères doit jouer la carte du tourisme culturel pour se différencier des autres sites réputés du pays.

Comment voyez-vous l'avenir du tourisme gruérien?
Il ne doit pas vivre avec de la crème, des meringues et des framboises... Il doit s'ouvrir, dépasser les clivages communaux qui existent et arrêter de se regarder vivre, mais vivre ensemble pour accueillir les touristes, leur présenter des programmes originaux à la découverte de toute la Gruyère. C'est cela la promotion.

Elisabeth Butty

BERNARD MULLER

Ancien conseiller communal de Charmey, ancien syndic, ancien député radical, Bernard Muller est un enfant de la vallée de la Jogne où il est né en 1942. L'actuel secrétaire de l'Association régionale de la Gruyère (ARG) et patron d'un bureau bullois d'ingénieurs a travaillé comme d'autres au développement touristique de Charmey et de la Gruyère. Rencontre.



Bernard Muller

Votre parcours politique débute au moment où Charmey vit son décollage touristique. Comment s'est déroulée cette période, qui débute avec la construction des remontées mécaniques au début des années 1960?
Relativement bien. Il y avait cependant des tensions, il ne faut pas le cacher. Entre les partisans du progrès et du développement touristique et les personnes qui voulaient calmer le jeu et conserver une forme de statu quo. Mais en fin de comptes, nous sommes arrivés à créer une dynamique et un état d'esprit nouveau.

Qui était qui dans cette querelle entre les anciens et les nouveaux?
Il y avait certains milieux paysans dans le premier camp et les politiques, les artisans et les commerçants dans l'autre. Les agriculteurs nous reprochaient de dilapider le terrain agricole. Les choses se sont calmées depuis. Tout le monde a compris qu'il fallait aller de l'avant.

Pourquoi ce développement touristique?
La commune se vidait de ses habitants. Charmey comptait 1250 habitants au début du XXe siècle. Il n'en restait que 1100 après la Deuxième Guerre mondiale. Il fallait faire quelque chose pour stopper cet exode rural. Le tourisme représentait une bonne alternative. Réussie semble-t-il, puisque plus de 1500 personnes vivent aujourd'hui dans le village.

Le financement pour les remontées mécaniques a-t-il été facile à trouver?
Non justement pas. Il y avait pas mal de méfiance. La souscription publique n'a pas marché si facilement qu'on peut le croire aujourd'hui. Mais finalement, avec l'aide des politiques, les banques ont prêté. La commune a aussi investi. Plus de trois millions de francs depuis

la création des remontées. Il fallait aussi développer l'hébergement, en construisant des hôtels notamment. Là aussi, la commune a fait des efforts financiers. Elle a été la première en Gruyère à se doter au milieu des années 1960 d'un plan d'aménagement de zones à bâtir pour planifier son expansion. Elle a ensuite pris part à la réalisation du centre de sport, qui comprend la piscine couverte et la salle de sport.

Qu'en était-il des relations entre Charmey et les autres stations régionales?
Il y a eu des tensions. On ne peut pas le nier. Les relations entre Charmey, Moléson, La Berra et Bellegarde étaient difficiles au départ. Les stations se faisaient concurrence. Mais avec la fondation de l'Association régionale de la Gruyère et la prise de conscience d'un avenir régional commun, durant les années 1990, ça s'est aplani. Les stations ne doivent plus se considérer a priori comme concurrentes, mais comme partenaires. De toute manière, elles n'ont plus le choix. Economiquement, elles doivent collaborer. En tant que secrétaire de l'ARG, je suis bien placé pour le savoir.

Comment voyez-vous le tourisme dans le futur?
On ne peut plus penser le tourisme de manière locale. On doit s'ouvrir. Le futur se fera avec les autres régions préalpines fribourgeoises. La Singine, la Gruyère et la Veveyse ont les mêmes problèmes.

PHILIPPE MICHELOUD

Philippe Micheloud passe pour le sauveur de Moléson. Avec son frère Bernard, le député et vice-syndic de Gruyères est arrivé un beau matin de 1977 au pied de la montagne. Le projet touristique s'enfonçait dans une faillite annoncée *(voir article de Patrick Rudaz sur le Moléson)*. Il fallait agir. Ce fils de restaurateur et agent immobilier de formation, né en 1953 à Sion, a relevé le défi. Voici comment...

Sauveur de Moléson, l'expression vous convient-elle?
Elle est exagérée, même si je reconnais que j'ai travaillé dur avec mon frère Bernard pour donner un avenir à la station. C'est qu'à l'époque, elle avait mauvaise réputation. Les entrepreneurs peinaient à travailler avec nous. Les gens se demandaient ce que nous allions faire «là-bas en haut».

Pourquoi?
Des erreurs ont été commises avant nous. Ce n'est pas à moi de les juger. D'ailleurs, je ne connais pas très bien le contexte. Tout ce que je peux dire c'est qu'il nous a fallu du

Philippe Micheloud

temps pour remonter la pente. Reste que les pionniers qui ont créé la station dans les années 1960 méritent notre admiration. Créer la route d'accès et toutes les infrastructures avec les moyens de l'époque n'était pas une mince affaire!

Comment êtes-vous arrivé à Moléson?

Je me trouvais à Fribourg avec mon frère pour un projet immobilier, quand un membre du conseil d'administration de Moléson nous a proposé des terrains en Gruyère afin des les valoriser. Nous nous sommes rendus sur place. Nous nous sommes dit que l'occasion était trop belle pour la manquer. Vous vous imaginez un million de m² à disposition pour y créer une station de vacances. C'était fou. Nous avions une vingtaine d'années. On a foncé.

Comment cela s'est-il passé ensuite?

Le contrat que nous avons signé avec le conseil d'administration de la station stipulait que nous devions vendre 30 chalets par année durant trois ans. Nous avons réussi. Non sans inconvénient. Moléson n'avait pas bonne presse en Suisse, comme je vous l'ai dit. Peu de Suisses voulaient s'y risquer. Il a donc fallu trouver des acheteurs à l'étranger, en Hollande, en Allemagne et en Grande-Bretagne. Les Suisses ont acheté plus tard. En vingt ans, nous avons construit 150 chalets et 200 appartements.

Comment expliquer cette réussite?

Le cadre est accueillant. Et la Gruyère est un si beau pays. Et puis nous avons bâti ce qu'attendait notre clientèle. De petits chalets simples et confortables qui respectent notre charte de Moléson.

C'est-à-dire?

Nos constructions n'ont par exemple pas de volets. C'est un

village sans voitures. Nous avons écrit cette charte en écoutant les demandes d'un groupe d'une trentaine de personnes venues de Genève, Lausanne ou encore Paris. Durant six ou sept séances organisées en l'espace de deux mois, elles nous ont dit ce qu'elles voulaient voir dans une station comme la nôtre et ce qu'elles ne voulaient pas voir.

Et les remontées mécaniques?

Après la mise en route de nos chalets, on s'est occupé des remontées mécaniques, qui connaissaient de grandes difficultés financières. Or il fallait qu'elles fonctionnent pour que nous puissions vendre des chalets. C'est ainsi que nous sommes entrés dans le tourisme, en assainissant la situation. Un peu sans le vouloir. Mais c'était indispensable. Le remplacement de la télécabine par un funiculaire en 1998 répondait à la même logique. Tout comme les activités estivales que nous avons mises en place. Telles que le bob-luge, le minigolf, le tennis et le dévalkart.

L'avenir?

Une station comme la nôtre doit élargir son offre et penser région. A mon avis, la Gruyère n'est qu'un seul et même site touristique. Quant à Moléson, son futur passe par la construction d'un centre aquatique et hôtelier. Il permettrait d'attirer des caristes et de retenir les touristes quelques jours dans la région.